

The background of the book cover is a photograph of a night scene. It shows a dark, starry sky with a bright star or planet in the upper right. Below the sky, there is a silhouette of a castle or fortress on a hill. In the foreground, there is a body of water reflecting the light from the sky. The overall color palette is dark, with shades of blue, green, and black.

Brice Nadin

Mare Nostrum

Les étoiles d'Orion ②

1096

roman

Brice Nadin

Mare Nostrum

Les Étoiles d'Orion, 1096

© Brice Nadin, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9403-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les voyageurs.

*Quoi de mieux que le voyage pour ouvrir son esprit à la différence et se rendre
compte qu'on peut la respecter et même l'aimer...*

Retrouvez et suivez les étoiles d'Orion sur Facebook

[https ://www.facebook.com/NadinBrice/](https://www.facebook.com/NadinBrice/)

Introduction

En 1095, à la veille de la première croisade, l'Occident chrétien est porté par une vague de foi sans précédent. Les pèlerinages vers les Villes saintes, Saint-Jacques-de-Compostelle, Rome et Jérusalem se multiplient et partout *la terre se couvre d'un blanc manteau d'églises*¹.

La reconquête chrétienne est en marche. Soutenus par la puissante abbaye de Cluny, les chevaliers francs combattent les Maures en Espagne aux côtés du roi Alphonse VI. Les Normands ont déjà reconquis l'Italie du Sud et la Sicile. Les nouvelles républiques de Pise et de Gènes dominent désormais la Méditerranée occidentale d'où elles ont chassé les musulmans.

En Orient, l'empereur byzantin Alexis Comnène a lancé un appel à la papauté romaine et aux combattants du Christ pour la défense de son empire contre les Turcs seldjoukides qui occupent la Syrie et la Palestine et menacent désormais Constantinople.

En Égypte, les Fatimides ont créé un puissant califat chiite centré sur Le Caire qui s'oppose au califat abbasside sunnite de Bagdad. Ils contrôlent la mer Rouge et la vallée du Nil, grand axe commercial, mais ils buttent en Syrie sur les Seldjoukides qui règnent sur Jérusalem.

Depuis le royaume de France, le pape Urbain II, ancien prieur de Cluny, s'apprête à tenir un important concile à Clermont en novembre 1095... On y attend des annonces de la plus haute importance et notamment la réponse à l'appel de l'empereur Alexis.

C'est dans ce contexte que commence notre récit. À l'été 1095, des moines clunisiens et des chevaliers bourguignons embarquent pour une mission secrète. Leur objectif : rallier Nicée, Antioche et Jérusalem afin de repérer dans l'ombre les forces et faiblesses des places-fortes turques et préparer le grand dessein du pape : libérer Jérusalem.

Prologue

La mort ? Ce n'est rien...

Moi, Odon, je vous l'affirme. Criez-le haut et fort ! J'ai percé son secret : l'esprit est plus fort que le corps. J'ai quitté la vie terrestre. Je vous ai laissés, vous ma famille, vous mes enfants : Paula, Moïse, Clément et Joachim. Votre chemin continue ici-bas. Le mien est autre désormais.

Je suis mort et pourtant... Malgré ce jour funeste où je fus frappé par l'épée d'Helgon, malgré ces heures sombres où notre maison de Beaulieu fut détruite par les flammes, je suis bel et bien vivant.

Je suis là, le même. Je suis simplement passé de l'autre côté du chemin.

De là où je demeure, sachez que je veille sur vous. Je vous accompagnerai sur les routes, compagnon invisible. Je m'installerai avec vous devant l'âtre à chaque étape.

Alors pourquoi nous quitter ainsi ? Pourquoi vivre séparément ?

Car il faut bien que la vie ait une fin pour qu'on puisse en saisir la substance. Et devant cette mort qui nous guette tous, ne sommes-nous pas enfin égaux ? Riche, pauvre, puissant, faible, elle nous attend tous au bout de la route sans distinction de race ni de sexe.

Mes chers enfants, écoutez la voix de mon âme : gardez la foi. Ne redoutez pas l'heure ultime. Vivez votre vie, accomplissez votre destinée et soyez-en assurés : nul ne naît par hasard ni ne vient au monde contre sa volonté. Car tout a un sens ici-bas. Mais n'attendez rien de la providence et faites en sorte de pouvoir être fiers de ce que vous aurez accompli. Vivez chaque jour comme s'il était le dernier et, ce jour venu, vous n'aurez rien à regretter.

Rappelez-vous la phrase de Socrate que j'aimais parfois à vous répéter : *Je sais que je ne sais rien...* Elle m'a éclairé, toute ma vie durant, et continue de me guider dans ma nouvelle vie. Car je sais une chose désormais : la mort, ce n'est rien...

Chapitre 1

Mare Nostrum²

La terre avait définitivement disparu et la masse plane de l'eau s'étendait désormais à perte de vue. Notre galée avait quitté le port après l'office de prime et les îles joyeuses du golfe de Marseille n'étaient déjà plus qu'un lointain souvenir. Accoudé à l'épaisse rambarde, balloté par une houle naissante qui poussait les deux voiles triangulaires dans la direction du levant, je cherchais la terre en vain. Dans le regard de mes frères de Beaulieu, adossés à mes côtés, je lisais la même pointe d'inquiétude : cette appréhension que l'on éprouve lorsqu'on atteint ce point ultime que tout homme censé redoute. Celui où la côte disparaît tout à fait pour laisser place à l'immensité liquide.

Ce matin encore, la cité vivante et son port qui fourmillait d'hommes pressés et de goélands au bec acéré. Notre petite troupe composée de moines, de chevaliers francs ainsi que des deux femmes qui nous accompagnaient avait abandonné dès l'aube le confort du monastère Saint-Victor pour embarquer avant laudes sur ce fier navire marchand.

Depuis les quais de Mâcon, après un voyage éclair le long de la Saône et du Rhône, la plus puissante abbaye de Provence nous avait accueillis pour une nuit réparatrice. Saint-Victor rayonnait sur la cité marseillaise comme sur toute la région. Ne m'avait-on pas dit que ses moines possédaient toute la rive sud du port ainsi que de multiples prieurés et biens qui s'étendaient de la lointaine Castille jusqu'à l'île de Sardaigne ?

Où allais-je maintenant ? Je ne l'ai jamais su. Pas plus à dix-sept ans qu'à onze. Mais j'avais l'impression d'avancer dans la bonne direction, sur une voie où je me sentais enfin moi-même. Je voguais désormais sur les traces de mon regretté maître, Odon. Comme lui, j'étais devenu ce qui le caractérisait le mieux parmi ses existences multiples : un voyageur en quête de connaissances.

De même qu'un sculpteur découvre le point où son œuvre entre en résonance avec le monde et donne à la contempler, j'avais atteint la certitude que ma vie commençait ici, sur cette nef, et que j'en devenais l'unique dépositaire. J'avais quitté Cluny, son cloître et sa ronde d'offices incessants. Désormais voyageur, je

n'étais plus ce novice, hier encore destiné à vouer sa vie à la prière et à la liturgie. Sur cette embarcation massive, taillée pour la haute mer, en route vers l'inconnu, je me sentais l'égal d'Odon : libre et sans attache.

J'avais toujours en tête la carte géographique qui ornait la cellule de mon maître à Beaulieu. Plus jeune, j'avais passé des heures à rêver devant cette représentation des terres habitées que les Grecs anciens nommaient l'*ækoumène*³. La *Mare Nostrum* des Romains qui séparait l'Europe de l'Afrique y conduisait jusqu'au centre du monde : Jérusalem, la Ville sainte des chrétiens. Au travers du voyage qui s'amorçait, j'espérais pouvoir toucher toutes ces contrées dont les seuls noms m'avaient émerveillé et résonnaient depuis en moi : Rome, Constantinople, Antioche, Jérusalem et enfin au bout du voyage, ce fabuleux pays d'Égypte aux confins de la mystérieuse Afrique.

Et maintenant, nous étions là. Debout, sur ce pont balayé par le vent marin. Nous, les rescapés de Beaulieu, nous, les moines copistes formés par Odon, notre prieur, lâchement assassiné par les soldats d'Helgon, ce jour tragique où notre monastère fut incendié et détruit. Il y avait là, côte à côte, tels les piliers du cloître, Moïse d'Antioche, Jacques de Molesmes, Clément de Tours et celui qui nous guiderait désormais sur les routes de l'Orient : Aldebert de Chalon, armarius⁴ de Cluny. À leurs côtés, se trouvaient les chevaliers de Bourgogne, dirigés par Hugues de Mâcon.

Moines et soldats avaient pris la mer pour une mission secrète. Depuis des années, mes frères, spécialistes dans la recherche de manuscrits anciens, s'étaient constitués en Orient, voyage après voyage, un solide réseau d'érudits qui les accueillaient volontiers. Orderic, le grand prieur de Cluny avait eu l'idée de leur adjoindre les soldats aguerris qui nous accompagnaient. Une fois en Syrie, habillés en moines inoffensifs et sous couvert d'une mission d'étude, ces combattants pourraient analyser les forces et faiblesses de l'occupant turc. Tel était là le projet ambitieux d'Orderic : faciliter l'invasion de milliers de combattants chrétiens en Terre sainte et permettre le grand dessein du pape Urbain II : libérer Jérusalem. Avant de mourir, Odon avait refusé d'encadrer cette mission. Orderic l'avait maintenue et en avait délégué la direction à Aldebert, son homme de confiance.

Non loin des frères, à proximité des autres voyageurs qui arpentaient le pont, se tenaient les deux femmes que nous escortions jusqu'à Rome. Il y avait Paula.

Son allure volontaire et sa silhouette élancée semblaient défier les vagues. Et puis, il y avait Alix... Contre toute attente, celle dont je pensais ne plus jamais croiser la route était réapparue à Mâcon au moment précis où nous embarquions.

Désormais sous la protection de l'ordre clunisien, les deux femmes partaient se mettre à l'abri. Paula, parce qu'elle était la fille d'Odon, celui-là même qui s'était dressé face à l'armée d'Helgon. Alix de Saint-Germain parce qu'elle s'était farouchement opposée à son propre mariage avec ce seigneur cruel qui avait près de trois fois son âge. Après la déroute de son armée au pied des remparts de Beaulieu, Helgon avait perdu la face partout en Bourgogne. Ne pouvant s'en prendre directement à la puissante abbaye de Cluny, il allait chercher à se venger sur ceux qui étaient à l'origine de son humiliation et s'en prendre aussi à leurs proches.

Il avait donc été décidé que les deux femmes accompagneraient notre mission au moins jusqu'en Italie, où elles devraient résider le temps que les esprits échaudés se calment.

Les choses ne prennent-elles pas parfois une tournure bien surprenante ? Moi qui pensais ne jamais revoir Alix de Saint-Germain, voilà qu'elle se trouvait là, sur cette galée qui nous menait vers Pise. À son insu, par sa décision de se refuser à Helgon, elle avait provoqué la chute de Beaulieu et la mort de mon maître. Mais y avait-il un *normal* dans l'invraisemblable histoire qui me liait désormais à Alix ?

À mon grand regret, depuis notre départ, nous n'avions pas encore pu échanger trois mots. Celle qui hantait toujours mes nuits depuis notre première rencontre était inaccessible. La promiscuité forcée sur la barge qui nous avait conduits en Provence avait d'abord annihilé toute mes tentatives. À Saint-Victor, les femmes avaient été séparées des hommes dans l'hôtellerie de l'abbaye comme l'exigeait la règle d'accueil des visiteurs extérieurs. Je guettais avec impatience l'instant où j'allais enfin pouvoir la croiser et lui parler. Mais un détail me troublait. Alix s'était liée d'amitié avec Marcus, le palefrenier qui accompagnait notre équipe. Il avait mon âge, le visage rieur et la grâce naturelle des voltigeurs que l'on voit les jours de foire accomplir mille acrobaties sur leur monture. Simple apprenti, il ne souffrait, lui, d'aucun complexe pour tenir compagnie à la fille d'un seigneur, et elle semblait prendre du plaisir à l'écouter en contemplant l'horizon.

En attendant mon heure, je m'accoutumais peu à peu à mes nouveaux habits de voyageur et je découvrais aussi le véritable visage de la mer. J'avais toujours aimé la contempler du rivage, mais je ne l'avais jamais affrontée. Cette fois, le moment était venu.

La traversée jusqu'à Pise, première étape de notre aventure, s'annonçait périlleuse. Comme dans une sorte de prélude, depuis notre départ de Mâcon quelques jours plus tôt, nous nous étions d'abord laissés glisser le long de la Saône puis du Rhône entre Empire et Royaume⁵.

De ce premier bout de périple fluvial, j'avais déjà appris que le voyageur, quelle que soit sa condition, n'effectuait pas un trajet aussi long sans une conscience aiguë du danger. Aux périls habituels qui le guettaient, tels que les aléas climatiques ou les mauvaises conditions de navigation, il fallait ajouter la promiscuité permanente et gênante avec des compagnons souvent inconnus, l'impossibilité de se laver, les affres incessantes du ravitaillement, les risques d'agression aux étapes ainsi que la crainte des maladies pouvant sévir dans les contrées traversées. Sans oublier le principal écueil lorsqu'on a décidé de s'embarquer sur n'importe quel objet flottant : le naufrage ! En pleine mer et sans plus aucun repère terrestre, ce péril prenait désormais toute son ampleur. Sentant l'angoisse me gagner, je cherchai machinalement sous ma coule les deux objets familiers que j'y dissimulais : une petite fiole d'encre et mon couteau. *Mes trésors*, comme j'aimais à les nommer. À vrai dire, c'étaient les seuls biens que je possédais avec mes habits de novice. Leur seul contact avait sur moi un effet apaisant. Un moine se devait de porter son couteau sous sa coule en toute circonstance. Quant à l'encre, j'avais la responsabilité de tenir le journal de bord de l'expédition. Élaborée à l'abbaye selon une recette uniquement connue des moines, elle était précieuse et je la gardais sur moi en permanence.

À mesure que nous gagnions la haute mer, la houle se renforçait et le bateau se mit à tanguer. Désormais seul face à cette mer immense, je me remémorai ce manuscrit si particulier rédigé par saint Luc au premier siècle : *Les actes des apôtres*. J'avais eu l'occasion de le copier récemment dans le *scriptorium* de Beaulieu. Un passage célèbre y relatait le terrible naufrage de saint Paul aux alentours de l'an 60. Mon inquiétude dut devenir palpable. Une voix familière m'interpella :

— Eh bien Joachim, te voilà bien pâle. Tu es aussi blanc que ces deux voiles qui flottent au-dessus de nos têtes.